

Le kiosque russe

(carnet de voyage en RUSSIE)
décembre 2000

Jean-Paul LEGRAND

A Larissa pour son bel amour de la France
A Hélène et à Vassili pour leur dévouement aux enfants de Saratov et Samara
Aux enfants qui ont chanté l'Opéra « l'Autre Monde »
A Viktor pour son chaleureux accueil
A Mikhaïl pour sa volonté de coopération

A tous nos amis russes qui, malgré les vicissitudes de l'histoire, ont su
préserver leur âme et leur dignité et n'abandonnent pas l'espoir d'un monde
meilleur.

© Le Kiosque russe – janvier 2001 -
Jean-Paul LEGRAND
26, rue de Châtillon 60100 CREIL

I

Place Rouge : n'y mettez pas le feu !

Grâce à une jeune française, le CD de l'Opéra pour enfant « Un autre monde », composé par le directeur de l'école de Musique de Montataire et écrit par un instituteur de cette ville est écouté par des professeurs de français de Samara en Russie. L'idée naît : et si nos élèves montaient cet opéra ? Bénéficiant du concours du Centre Régional de la Langue Française de la Volga du Sud, du soutien de l'ambassade de France en Russie, et des autorités russes, le projet prend forme. Pendant plusieurs mois, une équipe travaille à Saratov, une autre à Samara pour produire le spectacle.

Le Maire de Montataire est invité là-bas pour les représentations des premières. Ni Jean-Pierre Bosino, ni Daniel Brochot, alors adjoint à la culture, ne peuvent s'y rendre. Ils me demandent de les représenter.

Aller en Russie, une occasion de découvrir un peuple, une histoire, et peut être de tisser des liens avec des personnes dont je n'ignorais pas leur attachement à la France mais qui me semblaient bien éloignées. Notre époque pourtant réduit les distances, les Russes sont nos voisins. Trois heures d'avion : le temps d'un repas en famille.

Avec Dominique Grébert, le compositeur de « l'Autre Monde », nous retrouvons à Roissy, Claude Maire, professeur de musique à Montataire qui vient aussi avec nous à titre privé. On pressent que ce voyage sera une aventure. Dominique qui connaît déjà le pays nous fait rêver : il nous parle des gens de là-bas, du travail engagé avec les enfants, des amitiés qui se sont créées et d'un pays vraiment pas comme les autres. L'avion décolle à 0h30 pour atterrir au petit matin à Moscou vers six heures en raison du décalage horaire.

Ma première vision de la Russie est Cheremetievo, l'aéroport international. Une décoration froide et impersonnelle des années soixante-dix, des halls sombres, une jolie douanière mais qui n'esquisse aucun sourire, des chauffeurs de taxi insistant qui attendent au retrait des bagages pour proposer une course. Notre chauffeur nous emmène vers l'Ambassade de France. La route, verglacée par endroit, semble interminable, bordée de grands édifices de style stalinien ou néo-classiques et de panneaux publicitaires gigantesques ventant les produits occidentaux, les cigarettes et les alcools de luxe.

Nous avons rendez vous avec Hélène Roos, attachée de coopération à l'ambassade. Mais il est 7 heures du matin. Notre chauffeur nous a laissés devant la grille de l'immeuble désespérément fermée. Il fait froid. Il neige.

Aucun abri, pas même un café, un restaurant. Ne parlant pas un mot de russe, nous ne savons où aller. Avec nos lourds bagages nous tentons de ne pas glisser sur les trottoirs transformés en patinoire. On trouve enfin un refuge. C'est le hall d'une institution que nous supposons être la compagnie d'électricité après avoir tenté de déchiffrer la plaque d'entrée écrite en cyrillique. Personne ne nous demande ce que nous faisons là. Personne ne nous adresse la parole, ni pour faire connaissance, ni pour nous déloger, ni encore pour nous questionner. Pourtant la scène est plutôt cocasse, emmitouflés dans nos écharpes, assis sur nos valises, nous attendons en fumant cigarette sur cigarette. Des employés passent en poussant la lourde porte de fer. Nous nous blottissons au plus près du chauffage en évitant les courants d'air provoqués par les entrées des employés pressés. Les visages sont fermés, tristes ou indifférents. Un soldat comme dans tous les bâtiments publics surveille les allées et venues des gens. Il est bientôt l'heure. Le personnel de l'Ambassade va arriver. Nous reprenons le chemin périlleux vers la représentation diplomatique. Nous nous annonçons en sonnant à la grille. A l'interphone, le gendarme nous invite à entrer. Impossible la porte est gelée. On vient enfin nous ouvrir. Nous voilà revenus sur le territoire français avec un gendarme bien de chez nous et des employés français qui imitent ceux de la compagnie d'électricité en évitant de nous dire bonjour ou simplement d'ébaucher un sourire. Nous avons faim et l'idée du petit déjeuner commence à travailler nos estomacs. L'espoir qu'on nous offre un café reste vain. Nous attendons. Hélène n'est pas arrivée mais l'on nous fait savoir que la cafétéria ne tardera pas à ouvrir. Enfin le premier sourire nous est offert par la serveuse russe. Elle est au petit soin avec nous, sans doute à cause de nos mines de voyageurs nocturnes. Hélène arrive enfin et nous accueille chaleureusement. Nous faisons le point sur le projet culturel et évoquons notre mission économique. Nous rencontrons également d'autres attachés de coopération intéressés par notre projet.

A midi, Hélène nous invite au restaurant. Un lieu agréable où nous goûtons à quelques spécialités du pays arrosées comme il se doit de la meilleure vodka. Nous parlons des différents projets de coopération, de la Russie, du travail d'Hélène, de la vie.

Nous ne faisons que passer à Moscou et notre avion pour Saratov décolle vers 20 heures. Il nous reste peu de temps pour voir la fameuse place Rouge. Hélène nous fait accompagner par un jeune homme coopérant de l'Ambassade. Nous voulons nous y rendre par le métro, véritable musée souterrain. Une foule empressée s'engouffre dans les galeries profondes en empruntant les interminables escalators qui plongent dans le ventre de Moscou. Nous descendons de plusieurs dizaines de mètres pour atteindre le quai. La rame ressemble à un train ordinaire. Les gens ressemblent aux parisiens aux heures de pointe, même visages exténués à ceci près que les traits y sont davantage marqués par le croisement de l'Europe et de l'Asie.

En sortant nous retrouvons les gifles du froid. Nous visitons l'ancien Goum transformé en galerie marchande à l'occidentale. Nous voici enfin, sur la place Rouge. C'est bien elle avec ses édifices imposants, dont le mausolée

de Lénine et tout au fond la cathédrale de Saint-Basile le Bienheureux avec ses flèches et coupes en torsades bigarrées. C'est bien elle telle que je l'avais imaginée mais que je n'avais vu que dans les journaux ou les livres. C'est bien là que les dirigeants du PC de l'Union Soviétique s'affichaient pour les défilés militaires et patriotiques. Le crépuscule tombe sur Moscou, il fait de plus en plus froid. Claude écrase son mégot au sol. Nous devons repartir. Nous sommes suivis par un milicien. Il nous interpelle. Notre accompagnateur traduit. Le policier est furieux, nous avons commis une faute grave : le mégot écrasé sur la place sacrée ! Nous nous excusons, expliquons que nous ne recommencerons plus. Le milicien ne veut rien savoir et exige nos papiers. Notre accompagnateur a beau présenter sa carte de l'Ambassade, rien n'y fait. Le milicien appelle son chef de son talkie-walkie. Nous lui expliquons que nous devons prendre l'avion pour Saratov, qu'il nous reste très peu de temps, que nous risquons de rater notre vol. Le policier reste imperturbable en conservant son air grave et autoritaire. Nous nous regardons, tout de même un peu inquiets : que va-t-il nous arriver ? Dominique pense lui proposer de l'argent, nous en discutons. Cette idée est trop risquée, elle peut aggraver notre cas pour corruption de fonctionnaire. Il faut à tout prix sortir de cette impasse. Notre avion ne nous attendra pas et l'aéroport est à plusieurs dizaines de kilomètres. Il fait de plus en plus froid, nous n'osons même plus fumer. Me vient alors l'idée d'expliquer au fonctionnaire zélé que nous devons impérativement aller à Saratov pour un rendez vous avec le Ministre des relations internationales, M. Chintchouk. Notre accompagnateur traduit. Le policier reste de marbre, regarde encore nos passeports, avec froideur et sévérité. Puis sur un ton sec prononce un mot. Sans doute un « allez circuler ! » russe. Ouf ! nous sommes libres. Si vous allez sur la place Rouge, un conseil : évitez d'écraser votre cigarette sur ce sol historique de Russie.

II Premier jour à Saratov

L'avion qui nous emmène vers Saratov n'a rien à voir avec les courriers internationaux. Nous sommes les seuls étrangers à bord. Le confort y est précaire. Les sièges jaunis laissent apparaître de grossiers boulons qui les fixent au sol. Le commandant de bord qui fait une courte apparition porte une redingote dont la martingale est décousue et les hôtesses, des mini-jupes froissées. J'essaie de déchiffrer les inscriptions en cyrilliques. Je crois comprendre qu'il est interdit de fumer sur les vols de la compagnie. Comme il est interdit d'utiliser son téléphone portable. Mais les russes n'ont que faire de ces consignes. Les sonneries ne cessent de retentir avant le décollage. On nous apporte le repas. Dominique me regarde, avec un air complice voulant tout dire quant à la qualité de notre pitance. Claude et moi commençons à dîner. Nos regards se croisent : nous pouffons de rire. Je n'ose lui dire que ce plateau me rappelle les rations de l'armée. Je me tourne vers Dominique, il n'a pas touché à son plateau. Il me lance avec un sourire moqueur : « Eh oui, je connais, je suis déjà un habitué ! »

Nous arrivons tard dans la nuit à Saratov. Elena, coordinatrice du projet d'opéra, et son mari nous attendent. Deux voitures nous emmènent à notre hôtel. Le hall est sombre, nous nous affalons dans les vieux fauteuils en skaï noirs. Notre hâte de prendre une douche et de rejoindre un bon lit est compromise. Il faut d'abord remplir les fiches d'enregistrement, puis présenter nos passeports, recevoir les tickets qui nous permettront de déjeuner durant notre séjour. Enfin la porte de la chambre s'ouvre. Plus qu'une chambre c'est un petit appartement dans le plus pur style kitch. Un salon en velours vert, une grande table, de la moquette partout et un grand tigre en peluche allongé sur le canapé. La chambre dans les tons rouges et roses donne sur l'arrière cour où j'aperçois les toits de guingois de la ville. Sur les doubles vitres le cristal du gel s'est répandu offrant ses brillances dans la nuit. Me voilà bien en Russie, à des milliers de kilomètres de chez moi, dans un autre monde.

Au matin, j'ai rendez vous avec mon interprète. C'est elle qui doit me guider dans Saratov et qui m'accompagnera pendant tout le séjour. Une jeune femme souriante m'accueille. Elle parle parfaitement le français et m'explique le programme. Elle connaît le projet pour lequel nous travaillons. Elle a choisi bénévolement d'y apporter son concours. Cet engagement me fait chaud au cœur. Nous devons nous rendre à la Chambre de commerce de Saratov. Nous y allons à pied. En chemin, comme je sens Larissa un peu crispée, je lui demande si je peux la tutoyer. Je vois aussitôt que ma proposition la rassure, la détend. « C'est mieux ainsi » me dit-elle avec cet accent charmant qu'ont les russes qui parlent notre langue.

Saratov est une ville où se mêlent tous les styles. Des vieilles maisons toutes en bois, peintes en bleu ou vert, côtoient des édifices de pierres ou de briques construits au siècle dernier, ou de plus récents immeubles. Le siège de la Chambre de commerce est signalé par une statue représentant Mercure à l'angle des deux rues sur lequel il s'ouvre. Nous sommes accueillis par le directeur général, un homme charmant, souriant, qui se dit heureux de rencontrer un français. Il nous fait installer dans la salle d'honneur. Sur la cheminée trône un bronze du XVIIIème siècle de facture française. Après les présentations d'usage, mon hôte me propose d'établir avec lui un programme de visite d'entreprises. Ses services se chargent aussitôt de prendre les rendez vous. Ravis de cette première rencontre, nous convenons de nous revoir le lendemain.

Larissa me fait part alors de son souci. « Je ne suis qu'un professeur de français, je ne connais rien au commerce et à l'économie, je pense que je n'arriverai pas à traduire vos entretiens » me dit -elle avec un air désesparé. Je lui confie que je ne suis pas non plus un spécialiste des questions économiques, qu'il ne sert à rien de s'inquiéter, que tout ira bien. Je suis mon guide dans les rues de Saratov. Elle veut me montrer sa ville. Elle me présente au loin une grande place sur laquelle se trouve le Marché couvert. « Il faut que tu voies ce marché, à l'intérieur c'est toute la Russie qui s'y active ! » Nous entrons en essayant de nous frayer un chemin dans la foule. Chaque étalage est rempli de marchandises colorées, fruits, salaisons, viandes, poissons, bouteilles de vodkas, pyramides de conserves, mais le plus pittoresque est de découvrir les visages de ces hommes et de ces femmes venus de loin pour les besoins de leur commerce. Encore bien plus qu'à Moscou les nations ici se croisent, les Tatares, les Géorgiens, les Ouzbèques, les Kazakhs, les Juifs, les Russes, ils sont tous là à s'affairer. « Tiens goûte ! » me dit Larissa en me tendant une rondelle de saucisson, puis un morceau de fromage. Elle explique aux commerçants que je suis français. On me sourit. « Des étrangers ici, avant 1990, on n'en voyait jamais, Saratov était une ville fermée, interdite aux étrangers, tu comprends ? » me lance-t-elle. Je dis à mon interprète que je veux entrer dans une église. Nous nous y rendons. Par chance un office y est donné. De jeunes popes scandent des psaumes. Les femmes ont toutes recouvert leur tête, Larissa aussi, c'est la tradition de l'église orthodoxe. Je suis surpris par la jeunesse de certains fidèles. Une jolie blonde d'à peine une vingtaine d'années achète des cierges, une autre embrasse une icône. Je suis bien dans un autre monde. A la sortie de l'église, j'interroge Larissa : « Mais comment expliques tu qu'il n'y a pas que des babouchkas mais aussi tant de jeunes pratiquants ? » Mon guide m'explique comment avant 1990, les jeunes étaient organisés au sein des komsomols (Jeunesses communistes). Aller à l'église était mal vu. S'y rendre était dénoncé en réunion des J.C. et pouvait compromettre les études, la carrière. Depuis les jeunes n'ont plus d'organisation, beaucoup se sentent désesparés, certains trouvent un refuge idéologique dans la foi religieuse. Et de rajouter « Tu sais nous avons beaucoup souffert surtout en 91-92, il n'y avait plus rien dans les magasins, plus rien du tout, c'était la pénurie, on s'est senti tellement humiliés. » Il est tard, Larissa me quitte pour rejoindre

sa modeste HLM où elle vit avec sa famille, Volodia son mari, et Sacha sa petite fille de neuf ans.

Je dîne le soir à l'hôtel avec mes deux compagnons de route, nous parlons avec enthousiasme de nos premières découvertes, de la chaleur avec laquelle nous avons d'emblée été accueillis. Les verres de vodka se remplissent, les yeux aussi, d'émotion. La Russie commence à envahir notre cœur.

III

Le marteau, la faucille et le cristal

Le lendemain, je retrouve Monsieur Fedotov, directeur général de la CCI. Il a invité plusieurs chefs d'entreprises. Je rencontre successivement les dirigeants d'une entreprise de montage de véhicules utilitaires, d'un cabinet d'étude travaillant à un système de motorisation à gaz pour automobile, d'une usine de laques et peintures. Tous recherchent des coopérations, des échanges de technologies, des investissements. Tous parlent de la présence américaine que certains jugent, avec une pointe d'amertume, trop importante. Est-ce par sincérité ou par flatterie diplomatique qu'on me dit que l'on attend la France, qu'on regrette son absence dans les affaires ? J'écoute, je réponds, Larissa traduit. Je comprends tout et mes interlocuteurs me comprennent. Je félicite mon interprète : « Tu vois, pas de problème, plus que de la traduction, tu arrives à comprendre et à interpréter l'esprit de ce que nous avons à nous dire ». Larissa sourit, plus confiante désormais.

L'après-midi est consacrée à la visite d'une usine de verre. L'ingénieur en chef nous reçoit. Il s'excuse, l'horaire auquel nous arrivons, est celui du changement d'équipe : à son grand regret, il ne sera pas possible de visiter les lignes de production. C'est un grand gaillard au visage émacié, au regard caché derrière des lunettes fumées. Il nous présente la production, les chiffres, les réalisations : verre ménager mais aussi pour le bâtiment et l'automobile. Quand je parle de l'entreprise St Gobain qui produit du verre dans notre département de l'Oise, je vois une lueur de vif intérêt dans les yeux du responsable. On sent une grande fierté dans ses propos, une compétence certaine : l'homme connaît son affaire. L'entreprise a été privatisée. Le directoire est composé d'actionnaires et de représentants de salariés. Le ton est libre et très franc, sans protocole. On évoque les relations entre l'encadrement et les ouvriers. Ici on réalise aussi des objets de cristallerie depuis longtemps. Chaque dirigeant ou personnalité importante venue visiter l'usine s'est vu offrir un objet de cristal spécialement produit en son honneur. Je visite le musée de l'usine. L'histoire de l'époque soviétique y a sa place. On n'a pas renié les origines de l'usine, on n'a pas décroché les portraits des héros du travail, ni ceux de tous les anciens dirigeants communistes de l'entreprise. Dans les vitrines, j'observe en particulier un travail remarquable : des scènes de chasse gravées dans le cristal donnent l'impression d'images aux aspects de velours au creux du verre. Devant mon admiration, je vois le large sourire de la responsable du musée comme pour me remercier et me faire passer le message : nous sommes fiers de ce que nous produisons ! On pose pour la photo sur un petit pont fabriqué tout en verre. L'ingénieur est le premier à l'emprunter pour prouver la solidité de l'ouvrage. Puis au magasin ouvert au public, on me remet deux vases en cadeau pour la Mairie de Montataire. Notre hôte nous reconduit jusqu'à la voiture, avec un signe de la main pour nous dire au revoir. Je regarde la façade de l'usine, il y a encore dessus le marteau et la faucille.

Je suis reçu ensuite à l'Académie de la fonction publique, là où travaille Volodia, le mari de mon interprète. Nous faisons connaissance et il me conduit vers le vice-recteur qui me souhaite une chaleureuse bienvenue. Ce dernier me présente succinctement l'organisation de l'Académie. Il veut

souligner l'esprit humaniste de la fonction publique française et me fait part de son intérêt pour l'étude et la coopération avec l'administration de notre pays. Nous échangeons quelques idées sur les valeurs que doivent promouvoir les services publics pour l'intérêt général et sur les besoins de développer la communication citoyenne. Là encore, mes hôtes expriment leur volonté d'avoir davantage des échanges d'expériences, des relations plus fréquentes.

Après ces rencontres, je ressens une petite faim. Larissa me conduit dans un café. « Ici c'est un peu spécial » me confie-t-elle, « dans ce café se donnent rendez vous des homosexuels » dit-elle avec une pointe d'ironie. Quand j'évoque l'évolution des mentalités en France, le vote du PACS par exemple, les gays-prides, elle s'en étonne et rit : pour elle, les rapports amoureux ne se conçoivent qu'entre sexes opposés. Je ne la sens pas prête à accepter que la loi russe reconnaisse un jour des droits aux homosexuels. Cela ne nous empêche pas de déguster quelques verres de vodka accompagnant des toasts au caviar. Puis sur le chemin nous conduisant au théâtre où nous sommes invités pour assister à une représentation « Des noces de Figaro » ,elle me parle du système de protection sociale russe, des pratiques de bakchichs pour être correctement soignés. « Il ne nous faut pas tomber malades, tu sais, c'est une hantise pour beaucoup de gens ici et puis nos cotisations sociales on ne sait même pas comment elles sont utilisées » J'évoque avec elle les possibilités de s'organiser, de se syndiquer. Elle me répond que même lorsque pendant des mois les travailleurs n'ont pas touché leur salaire, c'est davantage la division qui règne que l'unité, par crainte des représailles.

Au théâtre nous retrouvons Claude et son interprète, une autre Larissa. Le public est essentiellement composé de jeunes étudiants .On nous mène à la loge d'honneur. L'œuvre est interprétée en russe. Les costumes sont gais, colorés, les voix et l'orchestre le sont moins. La fatigue du voyage, le changement de climat et les quelques inhabituels petits verres de vodka se font sentir. Dans le théâtre, il fait chaud, trop chaud. Je lutte contre l'endormissement. Seules mes lancinantes admonestations intérieures me maintiennent éveillé. Politesse exige ! L'image de la France est en jeu. Je tiens le coup jusqu'à la fin du spectacle. Je me rassure, je crois que ni Larissa, ni nos autres amis ne se sont aperçus de cette faiblesse passagère. Ouf ! l'honneur est sauf.

IV

La tomate et l'enclume

La « Volga » qui nous emmène traverse les quartiers populaires : immeubles tristes et gris ou aux façades jaunâtres, partout ou presque une même architecture faite de matériaux précaires, des gazoducs qui traversent les cités et qui pour raison d'économies ne sont pas enterrés, une voirie peu entretenue qui souffre des saisons rigoureuses.

Nous sommes invités par l'administration d'un arrondissement. Dans le hall d'accueil, une marchande de bonbons et de journaux a installé son étal, des gens attendent d'être reçus. Nous entrons dans un vaste bureau éclairé par le soleil matinal. Une grande femme d'une quarantaine d'années, aux allures distinguées, en tailleur BCBG nous reçoit. C'est la directrice de cabinet du responsable d'arrondissement. Deux élus sont là également dont l'adjointe à l'Education, Natalia, qui nous accompagnera pour la journée. Nous évoquons nos fonctions respectives, les questions de démocratie locale. Je leur parle de notre expérience de théâtre-forum. Mes interlocuteurs sont attentifs, intrigués : « ne serait-ce pas un peu démagogique que votre maire monte sur les planches avec les citoyens pour faire du théâtre ? » Je leur explique le sens de la démarche, le travail engagé à partir de situations vécues, la distanciation que le théâtre permet, le retour critique sur les dysfonctionnements de la vie démocratique que révèle la pratique collective du théâtre-forum. On me dit que dans l'arrondissement, les élus essaient d'être proches des gens, des réunions sont organisées, une vie culturelle se développe. On me présente avec fierté la photo d'un groupe musical d'enfants qui jouent un instrument dont j'ignore le nom et qui ressemble à un minuscule accordéon. Cet orchestre est très réputé en Russie et il fait même des tournées internationales. Enfin avant de nous séparer, mes hôtes me remettent un livre illustré sur Saratov.

La « Volga » se dirige vers un paysage moins urbain. Quelques maisons plutôt grandes et d'apparence cossue bordent la route. Certaines sont encore en cours de construction. Natalia m'explique qu'il s'agit de maisons de nouveaux riches. Elle m'interroge sur le prix des maisons en France. Ma réponse la laisse sans voix un instant. « Mais c'est très cher ! » me dit-elle.

Très cher, inaccessible pour beaucoup de français comme le sont aussi pour la grande majorité des russes ces maisons toutes neuves construites pour les classes aisées du pays.

Nous arrivons dans un autre décor. Les habitations sont très loin d'être récentes et luxueuses. Nous sommes dans un village de campagne de mille cinq cents âmes. Natalia m'invite à entrer. Sur le seuil de la porte, trois femmes nous accueillent. L'une d'elles me tend un pain rond sur lequel est posée une petite coupelle de sel. « Allez-y, rompez le pain, plongez le dans le sel et mangez, c'est la tradition ! » me dit-elle en souriant. « Vous êtes ici dans l'école maternelle, mais hélas vous ne pourrez pas rencontrer les enfants car c'est l'heure de la sieste » Nous visitons les classes, elles ressemblent aux nôtres : dessins, collages, jeux, ateliers de peinture, de modelage. Nous passons devant le dortoir, la porte est entrebaillée, un petit garçon tout blond qui ne dort pas esquisse un sourire. Je découvre enfin une salle particulière avec des plantes, des images rurales et forestières : c'est la salle d'écologie. « Ici nous apprenons à nos petits à aimer et respecter la nature » me dit la directrice. Natalia et Larissa me pressent, nous sommes en retard. Nous devons nous rendre au collège.

L'entrée du collège est surprenante, un tourniquet y est installé. On me dit que c'est pour éviter que les vaches des champs voisins ne pénètrent dans l'enceinte de l'établissement. Ce collège rural n'est pas très grand, mais il a son « gymnase », une modeste salle de sport aux dimensions d'un terrain de basket. La directrice nous conduit vers de jeunes adolescents. D'un côté la rangée des filles, de l'autre celle des garçons. La classe est disciplinée, silencieuse.

Je me présente. Les jeunes semblent très intimidés. Pour certains c'est la première fois qu'ils rencontrent un étranger, assurément la première fois pour tous, un français. Ils posent quelques questions sur la France, à quoi ressemble notre pays. Nous prenons des photos. Puis l'on me fait visiter le petit musée de tradition populaire créé par les élèves : ils ont récupéré des objets anciens provenant de leurs aïeux et ont reconstitué l'intérieur d'une famille paysanne aisée du XIXème siècle. Avant 1990, cette salle d'histoire était consacrée au marxisme-léninisme, désormais les instructions du Ministère sont de favoriser plutôt la mémoire des traditions russes. Enfin à ma grande surprise, je découvre que les élèves disposent d'un sauna. Ils peuvent aller s'y détendre après le sport ou à certains horaires. Nous quittons nos hôtes, la directrice me rattrape, elle me demande de signer le livre d'or, j'y inscris un mot d'amitié. Les mains se serrent, les sourires s'échangent, mon mauvais accent lorsque je prononce le « au revoir » russe (« dasvidania ») fait rire, on serait bien resté mais le programme nous oblige à filer. Dans la cour les jeunes que nous croisons nous disent tous au revoir. Nous passons ensuite sur le nouveau pont jeté sur la Volga entre Saratov et Engels. Un ouvrage de plus de quatre kilomètres de long. C'est que le fleuve est large ici. Très large. Rien à voir avec la Seine, on ne peut se faire signe d'une rive à l'autre. Quelques pêcheurs sont venus sur cette grande étendue blanche et bleutée, ils ont percé la glace pour y plonger leurs lignes.

En rejoignant la rive en direction de Saratov, nous nous arrêtons dans une église. Construite dans le style orthodoxe, avec une coupole verte, elle domine le village et la multitude de datchas qui s'étendent au bord du fleuve. Le pope, un homme un peu courbé par l'âge nous accueille avec le sourire. Il cache un air malicieux derrière ses lunettes à gros foyers. Nous pénétrons dans l'église. Nous parlons de la liberté religieuse. L'homme n'évoque pas les persécutions de l'époque stalinienne. Il préfère parler de son inquiétude quant aux relations entre la Russie et la France. Il dit qu'elles étaient plus fortes auparavant, qu'il a le sentiment que la France liée désormais à la communauté européenne n'a plus tout à fait l'indépendance qui lui permettait d'exprimer ses liens avec la Russie. Je lui fais part de l'importance de ces liens pour la paix, pour que nos peuples puissent se connaître et qu'à notre modeste échelle nous essayons de traduire en actes. Il nous reconduit vers la voiture et m'apprend qu'il a été le curé de l'usine Togliatti qui emploie plus de cent mille ouvriers de l'entreprise Lada. « J'avais beaucoup de fidèles » me dit-il, « même à l'époque soviétique » pour rajouter avec un sourire narquois « mais c'était les coopérants italiens de Fiat ».

Cette fois-ci, notre chauffeur a décidé de prendre des chemins de traverses. La « Volga » s'engage sur des sentiers de terre où les machines agricoles ont laissé leurs larges traces. Heureusement le sol est dur comme de la pierre, la terre est gelée. Le chauffeur évite les profondes ornières. Mais nous sommes bien secoués sur cette route de fortune. Au loin j'aperçois un ensemble de bâtiments : c'est le complexe agricole que nous allons visiter.

Le directeur vient à notre rencontre. Dans le hall des dizaines d'employés attendent. C'est un bon jour, celui de la paie. Nous entrons dans une salle décorée de faïences, une table y est fort joliment dressée. De magnifiques corbeilles de fruits côtoient des bouteilles de vin géorgien et à ma grande surprise, une bouteille de Cognac Français. Manifestement ma venue était attendue. Je suis ému, un peu gêné, par tant de sollicitudes. Je ne sais pas trop quoi dire si ce n'est de remercier mes hôtes de ce chaleureux accueil. Pendant le repas nous parlons gastronomie. Natalia et le directeur me présentent les mets qu'on nous apporte. Tous aussi délicieux les uns que les autres. On lève des toasts à l'amitié, à la coopération, à la santé de chacun. C'est à mon tour de prononcer un petit laïus, je choisis de dire un poème que j'ai écrit sur la Russie. Larissa traduit. Natalia me remercie. « Ah ! Vous les français, vous êtes comme nous, des romantiques » me dit-elle.

Des kilomètres et des kilomètres de serres s'étendent dans l'enceinte de ce gigantesque complexe agricole. Nous y pénétrons. La température y est clémente. Des ouvrières courbées repiquent de futurs concombres, des plants de tomates. Des hauts parleurs diffusent de la musique de jazz. La production de légumes est une véritable industrie, ici. Alors que je m'étais écarté de l'allée centrale, le directeur s'exclame : « Attention, vous allez salir vos chaussures ! » Je lui réponds : « Mais la terre, ce n'est pas sale ». L'homme me regarde droit dans les yeux, me prend la main, me la serre fraternellement comme pour me dire que malgré la langue qui nous sépare, nous nous comprenons. Je me tourne vers Larissa et lui demande si le Directeur n'est pas un paysan, je l'ai senti à ses mains, je l'ai vu dans son

visage, je l'ai compris quand on a parlé de la terre. Larissa me le confirme. Un paysan devenu en quelque sorte un industriel. J'interroge : « Mais comment la température est elle maintenue constante sous les serres, surtout avec le froid qu'il fait dehors ? » Le directeur me fait entrer dans un grand bureau. Derrière des ordinateurs, des employés me montrent des courbes sur leurs écrans. C'est un système de régulation générale de la température. Ici on surveille et on intervient en cas de panne. Puis nous nous rendons au centre social de l'usine. Le directeur dans un grand éclat de rire me dit : « Ici c'est le vrai communisme mon ami, les profits on en fait, et ils servent aux travailleurs ! » Le centre social est une succession de salles de santé et de loisirs : un gymnase avec l'équipement pour la musculation, un sauna, une salle de détente, un cabinet dentaire, une salle d'échographie, des bureaux, un véritable petit hôpital de campagne. La visite se termine dans le bureau du directeur. Avant de nous quitter, je remarque le tableau accroché au dessus du bureau, il représente une tomate enserrée dans une enclume. Symbole de la maison, le légume industriel. Le directeur sourit et dans un grand éclat de rire me lance : « Avant on mettait le portrait des dirigeants. Mais comme ça change tout le temps, j'ai pensé que ce tableau était plus approprié ! » Qui a dit que les russes étaient des gens tristes ?

Le jour de l'Opéra

Je retrouve M. Fedotov à la Chambre de commerce. Nous consacrons la matinée aux possibles projets de coopération. On évoque la création d'un cyber-café dans l'enceinte de la CCI qui pourrait être réalisé avec le concours des français, on réaffirme la volonté d'établir des liens entre nos entreprises. Nous prenons le repas ensemble. M. Fedotov a invité un responsable de la ville de Saratov, nous discutons de l'organisation administrative de nos communes respectives.

Larissa téléphone au Ministère des relations internationales pour obtenir confirmation que je serai reçu par le Ministre comme convenu, mais elle n'obtient pas de réponse assurée. Elle téléphonera plusieurs fois dans la journée, avec ténacité, mon interprète mesure l'importance d'une telle entrevue. Sa détermination paiera, le Ministre décide de nous recevoir dans la soirée. Entre temps nous profitons des quelques heures de temps libre pour nous promener, visiter la ville et dîner dans une pizzeria. Nous discutons de nos vies. Je lui demande si elle croit en Dieu. Elle me répond que oui mais qu'elle n'est pas pratiquante. « Comme beaucoup de russes, je crois dans le destin ! » Je décèle une certaine fatalité dans ses propos. Si il y a un proverbe qui va bien aux russes c'est : « Advienne que pourra ! ». Nous nous dirigeons ensuite vers la Volga. J'apprends que le rêve d'enfance de Larissa était de faire du théâtre. Malgré l'opposition de son père mais avec le soutien de sa mère, elle quittera Tambov, sa ville natale, pour étudier l'art dramatique à Saratov. Elle évoque ses années d'étudiantes avec une certaine nostalgie. Elle se souvient des manifestations du premier mai où elle devait obligatoirement se rendre avec ses camarades. Une année, les étudiants de l'école d'art dramatique décident de chanter la marseillaise durant le défilé. La sanction tombe, les bureaucrates du PC interdisent aux étudiants de défiler désormais car ces troublions ont osé chanter la marseillaise en français au lieu de la chanter en russe ! Les étudiants ont gagné leur pari : grâce à notre marseillaise, ils resteront chez eux le 1^{er} mai et n'auront plus de manif' obligatoire. Et puis Larissa me dit « Tu ne devineras jamais ma date de naissance ». Je cherche mais ne trouve pas. Avec un large sourire, elle me la dévoile : « Le 14 juillet ! » En éclats de rire, nous avançons dans la rue en entonnant tous les deux « La Marseillaise », en français évidemment.

Nous arrivons au Ministère. Un conseiller, M. Voron, nous reçoit. Il évoque l'intérêt de la coopération dans le cadre d'une éventuelle exposition sur Saratov en France et peut-être à Montataire puis nous conduit auprès du Ministre. M. Chintchouk est un petit homme d'une quarantaine d'années, un visage du sud, une moustache et des cheveux bruns. Je lui explique le sens de ma visite. Il dit l'importance qu'il accorde aux relations avec la France et me montre une photo où on le voit serrer la main de Lionel Jospin. Il exprime également son intérêt pour le projet culturel et souhaite que soit étudiée la coopération économique. Il dit que ses services vont étudier les possibilités de coopération directe avec la région de Picardie et avec nos villes de l'Oise. Je sais que l'homme a d'autres obligations et il ne serait pas courtois de

prolonger la rencontre. Et nous sommes très en retard, la représentation de l'opéra va commencer. La salle de spectacle est loin. Une voiture du Ministère est mise spécialement à notre disposition pour nous y rendre.

Avec Larissa, nous arrivons in extremis au spectacle. Dominique Grébert est là, sur la scène, il va diriger l'orchestre. Dans le public, les enseignants mais surtout beaucoup de parents. La télévision est présente. Deux jeunes ouvrent la soirée et présentent l'opéra, le thème, les acteurs, et ceux qui ont contribué au projet. On m'annonce comme invité d'honneur, une jeune fille se dirige vers moi et me présente le pain et le sel. Je réponds à la tradition et j'embrasse la demoiselle, le spectacle peut commencer.

Un chœur accompagne les principaux interprètes. L'histoire est celle de la lutte entre le bien et le mal. Laurent, un jeune homme de la surface de la terre, s'est égaré dans une grotte où il rencontre par hasard une déesse nommée Kiss. Laurent a reçu une mission de sa part : lutter pour construire une civilisation humaine. Pour cela il devra déjouer les pièges des forces du mal représentées par de dangereux savants qui veulent asservir les hommes. Une succession de tableaux correspondant à autant de chansons composent l'ensemble de l'opéra. Les enfants prennent un plaisir réel à leur interprétation d'autant plus difficile que ce sont de petits russes qui chantent en français et qu'ils ne se contentent pas de rester figés mais évoluent en dansant sur la scène. Le spectacle est une réussite. Les applaudissements ne cessent pas. La joie éclate, les ballons volent dans la salle.

Les principales personnalités sont appelées sur la scène pour remercier les enfants, leurs enseignants, les parents. Madame la vice-ministre de l'Education, puis Madame Perquin, l'attachée de coopération pour le français apportent leurs félicitations. Je suis invité également à monter sur scène, je remercie l'ensemble des personnes qui ont contribué à ce succès et je reprends l'une des phrases clef du spectacle en déclarant « Vous ici en Russie et nous là bas en France, nous formons un tout ». Puis Dominique Grébert, très ému, parle de cette belle aventure qu'il a vécue grâce au travail des enfants, des parents, des éducateurs, des musiciens. Il me dira par la suite qu'une des petites actrices lui a donné une clémentine pour le remercier. Fruit rond comme la terre, fruit de l'amitié, orange comme le soleil, beauté d'un geste d'enfant plein d'amour.

Le spectacle terminé, la fête continue cependant. Je vais à la rencontre des enfants, des cadeaux leurs sont distribués. Chacun reçoit l'affiche du spectacle que le compositeur a signé. Les visages sont rayonnant de bonheur. Les adultes quant à eux se retrouvent pour « une fourchette », c'est ainsi qu'on appelle là-bas ce moment convivial qui ressemble à un cocktail. Je fais la connaissance de Mikhaïl Bryzgalov, conseiller au ministère de la culture, de Monsieur le Consul d'Allemagne à qui j'apprends que la ville de Montataire est jumelée avec Finsterwalde, une ville de son pays. Je rencontre également Anton Kousnetov, directeur du théâtre de drame de Saratov. Ce dramaturge connaît bien la France. Nous discutons politique et nous nous découvrons des points communs, de réelles convergences de vues.

Nous avons du mal à nous séparer, nous décidons de nous rendre tous ensemble dans l'un des meilleurs restaurants de Saratov « Le grand Michel ». La nuit est courte mais la vodka aidant nous retrouvons tout de même le chemin de l'hôtel.

VI

Dernier jour à Saratov

Nous sommes le 23 décembre. Ce soir nous quitterons Saratov. Demain nous rejoindrons Paris via Moscou pour retrouver nos familles à l'occasion de la fête de Noël. Il reste quelques heures à vivre dans cette Russie que je ne reverrai peut être jamais. J'avais prévu de prendre un peu de temps libre, mais on m'annonce qu'un autre rendez vous est programmé. Je dois rencontrer le Directeur d'une entreprise de production de gaz. Larissa me conduit au rendez-vous. Nous sommes accompagnés d'un jeune homme, champion de boxe française, que l'entreprise de gaz sponsorise.

Le directeur nous reçoit, non pas dans son entreprise mais dans un local dont il est propriétaire et où il expose des tableaux. Amateur d'art, il peint également. Il écrit aussi. Notre entretien ne portera jamais sur la production de gaz mais sur les hobbies de cet homme original qui fait des recherches sur une famille de l'aristocratie russe exilée en France. L'entretien est des plus conviviaux, on nous sert du thé, du cognac, la fille de notre hôte, une jeune femme blonde, souriante, est aussi présente. Curieux personnage que cet homme mais c'est ainsi que la Russie est, toujours pleine d'imprévus. Je prends congés de mes hôtes leur expliquant mes obligations. L'homme se lève et me dit qu'il souhaite que je choisisse une de ses toiles en cadeau. Je suis confus, je refuse. Il en décroche une parmi ses préférées : un paysage bucolique d'un pêcheur embarqué sur une paisible rivière. Il y inscrit quelques mots au verso. « Pour la douane » me dit-il.

Il me reste que quelques heures pour faire deux ou trois achats et boucler mes valises. Larissa m'emmène au marché. J'achète quelques boites de caviars, et bien sûr de la vodka. Larissa choisit une bouteille et me l'offre en me précisant que c'est la meilleure. Elle s'arrête devant un kiosque. Elle me tend un CD de musique traditionnelle russe « tiens c'est pour toi en souvenir de notre amitié ». Je me sens un peu gêné, je sais que les russes ne sont pas fortunés. Ces jours passés ensemble, le dévouement de mon interprète, ces petites attentions jusqu'à la fin de mon séjour, tout cela me touche profondément, quelle générosité !

Nous filons à la gare. Nous arrivons un quart d'heure avant le départ du train. Mais Claude et Dominique ne sont pas là. Nous les cherchons du regard parmi la foule sur le quai. Personne en vue. Le train va partir dans cinq minutes. Ils ne sont toujours arrivés. Je suis inquiet. Enfin je vois mes deux acolytes avec leurs lourds bagages arriver en courant. Nous montons dans le train. Il ne part pas à l'heure prévue. Sur le quai, nos amis nous font de grands signes. Ils trinquent à notre santé avec des petites bouteilles en chocolat alcoolisées que je leur ai offertes. Ils chantent. Ils nous envoient des baisers. J'ai du mal à retenir mon émotion. Le train se met en branle :

direction Moscou. Nous y passerons la nuit pour arriver seize heures plus tard dans la capitale russe et reprendre l'avion vers la France.

VII

Touché en plein cœur

Il en est des pays comme des gens. Certains laissent indifférents, d'autres vous touchent en plein cœur. C'est grâce à Jean-Pierre Bosino, Maire de Montataire, à Dominique Grébert, Directeur de l'Ecole de musique de cette ville, à Hélène Roos, attachée de coopération à l'Ambassade de France à Moscou qui a financé ce voyage, que j'ai eu la chance de poser les pieds sur le sol russe.

La Russie est un pays surprenant, plein de contrastes. Un pays en mutation qui, marqué par les vicissitudes de l'histoire, cherche une nouvelle voie. Sa transition vers l'économie de marché n'est pas un chemin bordé de roses. Si la classe politique russe semble acquise au néo-libéralisme, et avec elle certains citoyens des classes moyennes émergentes, le peuple de ce pays s'interroge, doute, et souvent souffre de situations qui paraissent le dépasser.

Le passage d'un socialisme bureaucratique qui tuait l'initiative individuelle à un capitalisme avide de rentabilité à très court terme ne paraît pas aussi simple que certains économistes et politiques l'envisageaient. On sait que la classe ouvrière russe est désorganisée, affaiblie, durement éprouvée par des années de stalinisme et de désillusions après les tentatives de réformes du socialisme qui ont avorté.

Cependant, des résistances s'organisent. Des résistances qui ont pour objet d'essayer de maintenir l'outil de production en état de marche, qui consistent organiser le travail, la vie sociale, malgré les incohérences et l'incapacité de nombreux dirigeants qui, pour beaucoup, formés à l'école soviétique, adhèrent désormais aux dogmes économiques de l'occident.

Le système D traverse toute la société. Mais peut-on blâmer ce peuple qui, malgré ses qualifications, sa richesse intellectuelle, a été trop souvent humilié et qui vit avec un quotidien si durement éprouvant ?

Le peuple russe, c'est aussi la solidarité. A l'image de ces militants et syndicalistes d'Astrakhan qui ayant créé une organisation indépendante défendent l'outil de production dans la conscience que leurs usines sont vitales pour l'emploi, pour le pays. A l'image aussi de Michka, mineur de fond, héros du film «La Noce» qui, après avoir vu son maigre salaire dépensé dans la vodka par un ami à qui il avait confié son argent, reçoit de ses camarades le fruit d'une collecte pour offrir un bouquet de fleurs à sa fiancée.

Car les fleurs sont aussi importantes que le pain.

Alors que nous marchions dans les rues de Saratov, j'ai demandé à Larissa pourquoi la fenêtre des kiosques où l'on vend les cigarettes dans chaque rue est si basse. Elle m'a répondu, avec tout l'humour dont elle ne se départit jamais : «c'est pour nous habituer à courber l'échine». Tout un symbole !

Si le système soviétique est tombé, et avec lui tout le minimum social qu'il apportait (en particulier pour les personnes âgées), l'exploitation de millions de gens demeure.

Aujourd'hui leur résistance s'exprime dans leur capacité à être solidaires, à croire encore, malgré tout, dans des valeurs sociales qui ont été si souvent trahies, capables d'organiser un événement comme celui que j'ai vécu avec l'opéra pour enfants chanté en français par des écoliers, et qui a nécessité de longs mois de travail. La générosité de mes hôtes en dit long sur cette capacité à ne pas désespérer de l'être humain malgré les difficultés. Souvent comme on dit « ceux qui n'ont rien donnent tout ! ». C'est vrai en France et je l'ai vérifié aussi là-bas. Je crois que cela est universel.

Les russes sont des gens de cœur chez qui l'on décèle un vrai romantisme, et l'on a du mal à comprendre comment tant d'inhumanité a pu surgir avec ses goulags, la police politique, les humiliations. On a le sentiment d'une profonde injustice. D'autant plus révoltante que c'est au nom des idéaux de libération humaine que les crimes les plus abjects ont été commis. Cela doit conduire tous ceux qui recherchent à construire un monde humain, qui veulent inventer une véritable « humanité », dans le sens d'une nouvelle attitude, une nouvelle habitude de civilisation, à s'interroger non seulement sur la domination de l'argent, mais sur toutes les formes de domination qui découlent d'un exercice anti-démocratique du pouvoir.

Quand j'ai vu le film «Stalingrad», j'ai pensé à la souffrance et à l'immense courage de ces hommes, de ces femmes et aussi de ces enfants à qui nous devons tant.

Oui, le peuple russe a sacrifié des millions de ses citoyens contre le fascisme ; il l'a fait pour lui, mais aussi pour nous et nous ne devons jamais oublier la dette historique que nous avons à son égard.

Stalingrad, devenue désormais Volgograd. Une ville sur la Volga dont l'histoire marquera pour toujours notre gratitude envers ces simples gens qui ont donné leur vie dans l'espoir d'un monde meilleur pour nous, pour nos enfants.

L'amour que nombre de russes portent à la France est réel. La France qui fut terre d'accueil des exilés, des bolcheviks comme des russes blancs et dont la Révolution a inspiré les idéaux de 1905 et de 1917.

Nous sommes aussi, par la géographie et par l'histoire, liés, et faillir à l'amitié avec le peuple russe serait catastrophique. La Russie cherche une nouvelle voie ; il ne s'agit pas de lui indiquer un modèle, ce serait bien présomptueux de notre part : il s'agit de co-apprendre ensemble, il s'agit de coopérer vraiment.

C'est la seule voie qui nous permettra d'avancer ensemble sur le vieux continent. C'est la voie qui évitera à la Russie de suivre les démons du nationalisme. C'est aussi le chemin qui aidera la France à mieux s'ouvrir encore pour faire vivre ses valeurs républicaines.

Alors, peut-être, ici en France, qu'il vienne de Russie ou d'ailleurs, l'étranger sera enfin vraiment considéré comme un frère.

Alors, peut-être, le plus tôt possible, la fenêtre des kiosques russes sera enfin à hauteur d'homme.